

De l'infini à l'oeuvre dans le deuil

Deuil et dépression de Melanie Klein. Traduit de l'anglais par Marguerite Derrida, présenté par Gisèle Harrus-Révidi, Payot & Rivages, « Petite Bibliothèque Payot », 145 p.

Deuil et littérature. Textes réunis et présentés par Pierre Glaudes et Dominique Rabaté, *Modernités*, n^o 21, Presses universitaires de Bordeaux, 2005, 441 p.

Marie-Joëlle Savoie

Numéro 205, novembre–décembre 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/18210ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Savoie, M.-J. (2005). De l'infini à l'oeuvre dans le deuil / *Deuil et dépression* de Melanie Klein. Traduit de l'anglais par Marguerite Derrida, présenté par Gisèle Harrus-Révidi, Payot & Rivages, « Petite Bibliothèque Payot », 145 p. / *Deuil et littérature*. Textes réunis et présentés par Pierre Glaudes et Dominique Rabaté, *Modernités*, n^o 21, Presses universitaires de Bordeaux, 2005, 441 p. *Spirale*, (205), 55–56.

DE L'INFINI À L'ŒUVRE DANS LE DEUIL

DEUIL ET DÉPRESSION de Melanie Klein

Traduit de l'anglais par Marguerite Derrida, présenté par Gisèle Harrus-Révidi, Payot & Rivages, « Petite Bibliothèque Payot », 145 p.

DEUIL ET LITTÉRATURE

Textes réunis et présentés par Pierre Glaudes et Dominique Rabaté, Modernités, n° 21, Presses universitaires de Bordeaux, 2005, 441p.

TRAVAIL du deuil, *work of mourning*, *Trauerarbeit*... Comme un sanglot. Le désespoir, la peine et la mortification succédant à la perte s'épuisent — pour plusieurs psychanalystes — dans la consolation, le désinvestissement, la réparation et la réconciliation. Or, selon nombre de penseurs et d'écrivains contemporains, la plaie ouverte par la mort d'un proche ne sera jamais suturée. L'œuvre entière de Jacques Derrida, pour qui, selon Jean-Luc Nancy, l'adieu signifie un « *abandon irrémédiable* », est d'ailleurs tourmentée par ces questions — à l'horizon desquelles se profile l'ombre de l'infidélité posthume : « *[Qui] nous dira où se trouve la trahison la plus injuste ?* », interrogeait le philosophe dans *Mémoires* suite au décès de Paul de Man. « *L'infidélité la plus meurtrière, voire la plus meurtrière, est-ce celle du deuil possible, qui intériorise en nous l'image, l'idole ou l'idéal de l'autre mort et ne vivant qu'en nous ? Ou bien celle du deuil impossible qui, laissant à l'autre son altérité, en respecte l'éloignement infini, refuse ou se trouve incapable de le prendre en soi, comme dans la tombe ou le caveau d'un narcissisme ?* » D'une trahison l'autre... L'intimation paradoxale de la fidélité dans le deuil consiste à admettre que le disparu n'existe désormais plus qu'en nous ; cependant, cette intériorisation ne devra jamais s'accomplir entièrement, ni l'altérité se subsumer violemment dans le même. Comme le suggèrent les thèses qu'Emmanuel Lévinas développe dans *Dieu, la mort et le temps*, le « mourir, comme mourir de l'autre, affecte mon identité de Moi, il est sensé dans sa rupture du Même, sa rupture de mon Moi, sa rupture du Même dans mon Moi ». Nulle identité sans que s'y insinue de l'autre et donc, la virtualité vertigineuse de lui survivre. Car telle est la loi crépusculaire de l'amitié : inéluctablement, l'un des amis précèdera le second dans l'abîme de la mort — nous sommes tous, selon la terrible expression de Derrida, des « *survivants en sursis* ».

L'enfance du deuil

En août 1934, quelques mois après le décès de son fils aîné survenu dans des circonstances

obscur et tragiques, Melanie Klein, devant le XIII^e Congrès de psychanalyse de Lucerne, prononce — en anglais et non en allemand, sa langue maternelle — une conférence intitulée : « Contribution à l'étude de la psychogenèse des états maniaco-dépressifs » (et il y aurait sans doute beaucoup à dire de l'abandon de la langue maternelle, geste toujours matricide, chez celle dont l'une des principales propositions concerne les tendances sadiques que le nourrisson dirige envers le corps de la mère — figure dominante de l'univers kleinien — qu'il désire « *évider* », « *dévoré* », « *détruire* »). Klein (1882-1960), analysante de Sandor Ferenczi puis de Karl Abraham, présente alors sa théorie de la « *position dépressive* », laquelle sera parachevée en 1940 dans « Le deuil et ses rapports avec les états maniaco-dépressifs ». Superbement traduits de l'anglais par Marguerite Derrida, ces deux textes, publiés ensemble chez Payot sous le titre *Deuil et dépression*, proposent une réflexion attentive et complexe autour de cette modalité des (inter) relations d'objet. Formulée au plus près du deuil, développée dans la peine et la commotion, la position dépressive — ni phase, ni stade, ni structure — constituera la clé de voûte de l'appareil conceptuel kleinien.

« *Refondatrice la plus hardie de la psychanalyse moderne* » (Kristeva), « *tripière de génie* » (Lacan), « *hurleuse d'eureka* » (Winnicott), a-t-on écrit de Klein : défenseurs (parmi lesquels s'imposent, entre autres, Paula Heimann, Joan Riviere, Susan Isaacs) et détracteurs (d'abord annafreudiens) s'affronteront autour des conceptions kleinienne auxquelles nul n'aura été indifférent. Pourtant, presque tous s'accordent pour reconnaître l'importance des avancées de la psychanalyste, particulièrement celle de la position dépressive, aussi fondamentale pour Winnicott que celle du complexe d'Œdipe — dont Klein démontrera d'ailleurs la précocité — pour Freud. « *Position centrale du développement de l'enfant* », cette notion fut introduite par la psychanalyste afin de désigner un processus par lequel le nourrisson

parvient progressivement à identifier la mère comme objet total alors qu'il l'appréhendait, durant les premiers mois de sa vie, selon une dialectique fantasmatique où les objets — « bons » et « mauvais », gratifiants ou frustrateurs — étaient radicalement séparés. Avant que ne soit surpassée la position dépressive, les pulsions du jeune enfant visent un objet partiel (pénis, sein, fèces, etc.) qui, par métonymie ou correspondance symbolique, peut représenter un individu — en l'occurrence, le plus souvent, sa mère dont il craint douloureusement de causer la perte. Scotomisation, idéalisation et clivage sont autant de défenses maniaques auxquelles le nourrisson recourt parfois afin de surmonter cet état anxiogène, ce à quoi il ne parvient que par l'introjection rassurante (quoique idéalisante) de l'objet d'amour.

Inscrivant cette découverte dans la filiation des travaux de Sigmund Freud (*Deuil et mélancolie*) et de Karl Abraham (*Esquisse d'une histoire de la libido fondée sur les troubles de la vie psychique*), Melanie Klein considère qu'il s'agit d'une « *mélancolie in statu nascendi* », généralement dépassée au cours de la première année d'existence mais pouvant être ranimée à l'âge adulte dans le deuil — alors vécu comme une reviviscence de cette étape du développement infantile. Car « *s'il est vrai que l'aspect caractéristique du deuil normal consiste à établir l'objet aimé et perdu à l'intérieur de soi, le sujet n'effectue pas cette tâche pour la première fois ; au contraire, le travail du deuil lui permet de réinstaller cet objet, comme tous ses objets aimés internes qu'il a l'impression d'avoir perdus. Il retrouve donc une situation qu'il avait déjà vécue dans son enfance* ». Ainsi soumis à la loi du retour qui le temporalise — notamment dans la psychanalyse kleinienne et lacanienne —, le deuil est, selon la formule consacrée, toujours déjà là. Ultérieurement, Derrida (héritier oblique de M. Klein), confrontant sa pensée à celle de Heidegger, affirmera l'idée d'un deuil originaire ainsi que celle d'une préséance, d'une déférence infinie à autrui dont la mort l'angoisse plus que la sienne.

La littérature pour sépulture

Sur les traces de Derrida et de Lévinas, Dominique Rabaté — dans l'introduction au vingt et unième numéro de *Modernités* — insiste sur la différence entre l'expérience phénoménale de la mort et la souffrance éprouvée dans le deuil, affliction scellant l'engagement sans fin du survivant envers le défunt : « *De choses obscures, douloureuses ou difficiles, écrit Rabaté, il sera forcément question dans ce livre qui voudrait éclairer les rapports entre pratiques historiques et sociales (voire anthropologiques) depuis le début du XIX^e siècle et la littérature conçue comme une forme privilégiée de relais entre l'individuel et le collectif, parce qu'elle est, depuis le Romantisme, en relation intime avec l'irreprésentable et parce qu'elle est alors devenue le lieu symbolique par excellence du travail du deuil.* » Deuil et littérature : « *écrire les deux termes ainsi, c'est revendiquer entre eux une liaison essentielle qui n'exclura évidemment pas le dialogue avec les autres arts, l'histoire, la sociologie ou la philosophie. C'est surtout chercher dans les opérations proprement scripturales ce qui noue l'alliance de la lettre et de la perte.* » Vingt-quatre textes sont ici colligés par Glaudes et Rabaté, puis répartis afin d'accentuer quatre moments historiques et littéraires des deux derniers siècles marqués par une déritualisation du deuil, un effacement des repères dans

sa traversée : « *Deuils romantiques* », dans le pleur mélancolique desquels sont distillés blâmes, critiques et remontrances ; « *Veufs, inconsolés fin-de-siècle* » qui, tels le prince Hamlet hanté par le deuil, font se déployer la perte comme paradigme esthétique ; « *Orphelins, âmes errantes* », figures spectrales élevées sur les ruines d'une Première Guerre mondiale dont le seul sépulcre des actants, voués à l'anonymat, fut souvent littéraire et par là, apocryphe. Au terme de ce parcours d'une grande richesse sont étudiées les « *[p]résences du deuil* » dans cette période en « *mal d'archives* » (Derrida) qui est la nôtre, tourmentée par le fantôme de l'Holocauste et le devoir d'en assurer le souvenir, d'en transmettre le témoignage. À la fois attrition, acquiescement et verdict, la conclusion du beau texte de Séverine Bourdieu, consacré aux rapports unissant l'esthétique contemporaine au travail de deuil, évoque plus généralement le caractère irréconciliable du trauma (souffrance dont l'infinitude résiste sans cesse à la réflexion, sa pensée se heurtant à maintes difficultés) : « *Le deuil ne se résout pas. Il ne se dissout pas. L'écriture n'est pas une porte que l'on referme prudemment sur la douleur, mais un lieu de passage toujours fréquenté. Elle est l'expression violente et bouleversée d'une fracture irréductible et d'une perte insurmontable. Elle est, dans le même temps,*

l'affirmation d'un héritage problématique et d'une mémoire vivante. »

Au seuil de cet ouvrage, une méditation de Rabaté se fait jour qui prendra la forme d'une prière : « *La tâche du deuil? "Maintenir vivant comme objet perdu" celui ou celle que nous avons perdu. C'est-à-dire : ne pas halluciner ou fantasmer son improbable survie, sans céder non plus à l'effacement de l'oubli, cette deuxième mort symbolique, presque plus terrible que la première réelle. Est-ce cela que la littérature nous permet, ou plus modestement nous promet? Une reconnaissance et une conversion de la perte, qui composerait avec la dimension mélancolique mais en y échappant? Je ne crois pas que l'on puisse ou doive répondre catégoriquement à cette question. L'objet du livre [...] est plutôt de la laisser résonner en nous. [...] J'espère qu'ainsi nous aurons été fidèles à ce qui pourrait être la définition même de la littérature : l'interminable, l'incessant dialogue entre les vivants et les morts.* » Certes, l'intensité du chagrin conserve sa part d'indicibilité à la perte dont l'unicité, ineffable, échappe au langage. Ni rédemption ni résurrection, la littérature autorise cependant au survivant de pactiser avec le deuil pourtant inconsolable du disparu dont il préserve et salue la mémoire — lui offrant là sa promesse d'éternité.

Marie-Joëlle Savoie



Image tirée de la vidéo *Drifting*, Isabelle Hayeur, durée 11 min 30, réalisée en 2005.